

apporta du lait dans des jattes de porcelaine de Saxe, du pain et du vin. L'une des belles lui demanda si les demoiselles de Luxembourg s'amusaient en été à autre chose qu'à boire du lait. Merjai lui répondit qu'elles s'amusaient à regarder les passants et à fâcher leurs mères, èt qu'il y avait une grande différence entre les rochers suisses et ceux des environs de sa ville natale. Il leur expliqua que les cavernes dans les rochers de leur pays étaient habitées par des nymphes présidées par Calypso, alors que celles des cavernes dans les rochers autour de Luxembourg obéissaient à la charmante et tendre Proserpine !

Au milieu de ce badinage léger, tout à fait dans le goût de l'époque, Merjai songea à la sévère maison paternelle. « J'étois si gai que si un de mes patriotes m'avoit vu à Berne il ne m'auroit pas reconnu car je vous dirai que j'avois l'art et même le grand art de feindre dans mon pays beaucoup de bêtise et d'imbécillité et quand je n'en faisois pas je ne me couchois pas content et alors pendant cette promenade helvétique ou bernoise comme vous jugerez à propos de la nommer je pensai à mon bon père qui croyoit à Luxembourg que j'étudiais toujours la langue allemande à Mannheim tandis que je me promenois en vrai militaire françois avec les plus jolies demoiselles de Berne ainsi qu'à Berne je bernois ainsi mon père qui croyoit par une douce espérance que la langue teutonique entroit pour fondre dans mon cerveau comme une cave de vin reçoit son vin que le propriétaire achète et que les tonneliers encavent en s'enivrant aux dépens de l'acheteur. » La nuit, il eut un rêve très terrifiant au cours duquel la belle Charlotte lui asséna un soufflet magistral.

Le lendemain, il fit avec son fidèle Merlin un tour de ville. Il eut une très bonne impression de Berne où les hôpitaux étaient bien administrés et les rues soigneusement balayées par des détenus. Quoiqu'il eût une certaine méfiance à l'égard de protestants, il éprouva une grande sympathie pour les Bernois, gens aimables et polis, très soucieux de la bonne éducation de leurs enfants. Il fit la connaissance d'un pasteur protestant qui l'invita immédiatement à dîner pour lui faire les honneurs de sa collection numismatique. Pendant le repas, son hôte qui était l'ami de Haller*) lui posa des questions sur son éducation. Quoique le Luxembourgeois eût vu aux murs du salon les portraits des réformateurs, il fit l'éloge des jésuites qui avaient été ses éducateurs jusqu'à l'âge de 13 ans ; à son avis, les richesses apparentes de la Compagnie avaient été la seule cause de sa suppression. Le pasteur répondit que malgré les polémiques des jésuites contre sa religion, il ne pardonnait pas au pape Ganganelli d'avoir supprimé une société de savants aux ouvrages desquels lui-même devait ses modestes connaissances. Il possédait quelques monnaies anciennes très rares. Le lendemain, les jeunes filles avec lesquelles Merjai avait joué à la raquette l'obligèrent de remettre l'habit blanc dans lequel il leur plaisait

*) Albrecht von Haller, 1708—1777, médecin, botaniste et auteur d'un poème didactique, les Alpes. Ses romans traitent des problèmes politiques de l'époque.